Un psychiatre en résistance
Entretien avec Lucien Bonnafé

(réalisé par yoram Mouchenik)

À partir de quelle époque avez-vous été confronté à la montée de la xénophobie et de l'antisémitisme ?

Je l'ai senti en bas âge, j'ai commencé à avoir à faire à l'antisémitisme français à partir de 1934.

Sous quelle forme ?

En 34, j'étais dans une jeunesse toulousaine un peu révolutionnaire du genre gauchiste, on était surtout animé par la mouvance surréaliste. Nous étions dans un état de résistance à un antisémitisme dont personne en France ne veut reconnaître à l'heure actuelle quelle pouvait être la puissance. La puissance de l'antisémitisme en France dans les années 1930 était gigantesque.
La norme, c'était d'être contre les youpins et les métèques et ça tenait une place tout à fait dominante dans la vie universitaire, au moins dans deux facs. Celle de médecine, bien sûr avec les aspects carriéristes, la peur que les juifs prennent les meilleures places et puis à la fac de droit, grand foyer de notables, un autre paramètre c'était le colonialisme. J'avais 19 ans en 1931 au moment de l'exposition coloniale de la porte Dorée et l'histoire de l'exposition coloniale a été prise dans la mouvance surréaliste. Récemment, j'ai publié dans *Sud Nord*, un texte sur le colonialisme et la psychiatrie où je disais à quel point ma haine du colonialisme était enracinée dans la culture surréaliste, j'avais vu les tracts, « Ne visitez pas l'exposition coloniale », puis un second : « Premier bilan de l'exposition coloniale. »
On était pétri de ça, nous faisions partie d'une infime minorité et quand le fascisme a fait la percée que l'on sait avec l'accession d'Hitler au pouvoir, ça a tourné à la guerre de rue. Jean-Pierre Vernant raconte ça très bien. L'antisémitisme était notre vie quotidienne. On passait notre temps à résister. Les historiens officiels n'osent pas révéler au peuple français combien dans les années 30 la France bien pensante était xénophobe et antisémite. Par exemple, un étudiant bien né comme François Mitterrand se promenait dans la rue avec la pancarte que vous avez vue « À bas les métèques ». Il faisait partie de la mouvance des intellos de bon cru, militants de la xénophobie et de l'antisémitisme. Ils en avaient contre les youpins et alors on ne manquait pas d'occasion de batailles.

À partir des années 1934, 1936 ?

Oui, c'était à cette époque et « Pétain au pouvoir ! » a alors émergé. C'est bien simple mon premier travail de journaliste était une mise en boîte, un pamphlet violents anti-Pétain dans un canard d'étudiants qui s'appelait *Aujourd'hui* en juin 1936.

Les gens étaient-ils réceptifs à l'antisémitisme ?

Oui, coté notables où c'était la vie ordinaire, l'antisémitisme était le bain dans lequel on trempait, notamment à la fac de médecine. Il y a un aspect très méconnu, c'est la délation, le fascisme a la délation dans la peau et Pétain quand il était au pouvoir qui n'a cessé de dire à la radio que les bons Français devaient dénoncer les mauvais. J'ai été dénoncé deux fois. L'antisémitisme, la xénophobie, ça marchait avec l'esprit de délation. Par exemple quand il y a eu les bagarres de rue à Toulouse, on dénonçait à la justice non pas les combattants ouvriers, cela ne les intéressait pas tellement, en plus ils ne les connaissaient pas, mais les trois étudiants qu'ils avaient identifiés comme complice. Et nous avons eu un procès pour coups, blessures et complicités. Mais le drame c'était la complicité, nous étions trois enfants de bonnes familles qui nous nous étions mêlés à faire le coup de poing dans la rue avec la racaille. On se battait tout le temps. Il y avait les tournées des grands du fascisme français, Xavier Vallat ou autres, qui faisaient leurs tours de France en remuant le monde dans la mouvance fasciste. À Toulouse, il y eut deux grandes assemblées fascisantes, autour de la fac de droit et du Grand Hôtel, auxquelles répondirent nos contre-manifestations. Nous avons été dénoncés pour la première.

Comment se passaient ces quelques années avant la guerre, vous parlez d'un quotidien de batailles ?

Nous avons vécu toute notre vie d'adolescents turbulents dans la mouvance antifasciste, les batailles de rue, les bagarres dans les salles de réunion. Comment peut-on méconnaître à quel point le fascisme français a été très profondément enraciné dans la bonne société, de notre pays. Il faut d'abord que je vous raconte en 1934 ma condamnation. Parce qu'on a été condamné à 200 francs-or d'amende sec, et 2 mois de prison avec sursis. J'ai fait la vraie prison quand j'ai été dénoncé en 1939 quand j'étais sous les drapeaux, la prison à titre de militaire.

Que vous est-il arrivé en 1939 pour vous retrouver en prison ?

On était chez nous dans notre vieux bistrot d'étudiant. Pendant le discours du président du conseil Daladier nous, on se marrait, on faisait comme d'habitude

et, on a été dénoncé une fois de plus comme de mauvais Français. J'ai été cassé de mon rang d'élève officier de réserve et condamné à la prison, j'ai fait 15 jours.

À partir de quelle époque avez-vous trouvé des moyens plus organisés d'agir ?

En 1934, Jean Marcenac mon pote de toujours et moi étions inorganisés comme on dit et nous sommes allés adhérer à la jeunesse communiste en sortant du tribunal. Ca ne changeait pas tellement les choses, on avait une position militante et on est resté très indépendant par rapport aux appareils de parti. Le front populaire s'est construit très petit à petit, comme ça, par des gains successifs dans lesquels la méconnaissance c'est l'importance des grands intellos. L'importance du mouvement antifasciste avec des gens aussi notoires que Gide, Malraux, sans parler des surréalistes qui n'avaient pratiquement pas d'audience. Mais la manifestation des écrivains pour la défense de la culture a été dans le panorama intellectuel du temps un courant extraordinairement mobilisateur des sentiments populaires. À partir du moment où les grands du siècle étaient contre Hitler, le sentiment populaire y trouvait un aliment.

Oui, dont on parle peu.

Nous sommes quelques survivants, pas très nombreux maintenant de cet immense mouvement d'idée qui a secoué la France dans les années 1930. À ce moment-là nous avions comme bain d'existence un bistrot à Toulouse, le Tortoni. Le Tortoni était un café d'émigration italienne où les garçons parlaient italiens. On a commencé à boire du café qui ne ressemblait pas du tout au café français et qui était bien meilleur. On s'est mis à se nourrir de café italien au bistrot antifasciste. Il y avait le bistrot et la librairie italienne montée par Sylvio Trentin, un député antifasciste italien émigré et qui est devenu libraire à Toulouse rue de Languedoc. À la librairie Trentin, il y avait une sorte de capitale de l'intelligentsia antifasciste toulousaine. Il y avait deux profs de philo antifascistes, dont l'un était prof à la fac des lettres, Wladimir Jankélévitch, et puis est arrivé ensuite en 36, au lycée, Georges Canguilhem. Avec Jankélévitch et Canguilhem on avait comme une sorte de pôle de l'intelligence antifasciste.
Il y avait tout un côté de la présence du peuple juif dans la population française, qui était quand même très étrange. Avec quelques copains nous avions adhéré à l'Union Fédérale des Étudiants. L'Union Fédérale des Étudiants était une organisation dite de masse, comme on dit dans le langage politique, sous l'initiative et le contrôle du Parti Communiste, comme toutes les

organisations d'initiative plus ou moins communistes et, quand on a adhéré à l'Union Fédérale des Étudiants, on y parlait yiddish.

Oui, c'est tout à fait étonnant !

Et donc, on y parlait yiddish. La jeunesse communiste ou communisante de l'époque dans le monde universitaire, c'était l'émigration juive, c'était les enfants de l'émigration juive qui représentaient la jeunesse communiste étudiante. Et nous sommes arrivés là-dessus, et ça été très problématique. On a eu du mérite à pas devenir antisémite, parce qu'on a été dénoncé tout de suite, Jean Marcenac, moi un autre copain, en haut lieu à la direction nationale de la mouvance communiste comme porteur de « déviation surréaliste ».

Par les gens de cette Union Fédérale ?

Oui, par les traditionalistes de la jeunesse communiste. Dans ce groupe on nous avait pris pour des hurluberlus, on n'était pas conforme au modèle. Alors on s'est bien marré, puis on est devenus copains avec eux. L'idée de la « déviation surréaliste », c'est un des côtés les plus saugrenu. Dans la vie qu'on a mené par la suite, l'antisémitisme est beaucoup entré en perdition, les discours antijuifs se sont beaucoup focalisés dans l'extrême, avec : « Le juif Blum », etc. Il a fallu la défaite, la collaboration, sa revanche sur le front populaire avec le gouvernement de Pétain pour l'exalter.

Comment avez-vous participez à la guerre d'Espagne ?

J'ai fait des missions de liaison pour la centrale sanitaire internationale, ça se passait entre Toulouse et Barcelone. Je me souviens qu'il m'est arrivé de raconter un truc tout à fait extraordinaire quand à Barcelone, j'ai vu dans le grand hôtel qui est tout près de la place Catalogne des cercueils, plein de fleurs rouges, qui étaient exposés et la rumeur disait que c'était des gars qui avaient été assassinés par les staliniens. Dans le climat qui pouvait être le nôtre à ce moment, il y avait tellement de mensonges en tout genre sur le stalinisme, on ne pouvait pas savoir, mais ça pouvait être vrai. Ensuite on s'est convaincu qu'effectivement des trucs horribles étaient arrivés. J'ai connu Horace Torrubia de Fleury-les-Aubrais et il a raconté que, dans les milices, il avait participé à des trucs invraisemblables, des offensives contre les poumistes.
Revenons à l'énorme histoire de l'antisémitisme avec de fantastiques méconnaissances, comment peut-on entretenir cette gigantesque ignorance dans le peuple français sur comment ont pu fonctionner Beaune-la-Rolande, Pithiviers, Drancy, Compiègne, etc. On parle un peu du Vel d'hiv, de la police

française, mais combien a-t-il fallu de citoyens ayant une telle civilité à l'égard du pouvoir en place pour faire marcher d'aussi énormes entreprises, que les convois à la Papon, les camps, ce que pouvait être Beaune-la-Rolande. Il ya une gigantesque ignorance tant sur le fonctionnement antisémite de la société française que sur la résistance extraordinaire à la base du peuple français. Un des aspects du vécu français ordinaire pendant l'occupation était ; on va être dénoncé parce qu'on écoute la radio de Londres. En même temps le nombre de juifs qui sont restés réfugiés partout à travers la France est immense. Il y avait partout des gens qui étaient des réfugiés sans que les voisins, enfin le Français ordinaire des environs se posent la question de qui étaient ces réfugiés-là. Partout, la France a été peuplée de réfugiés plus ou moins tranquilles, plus ou moins persécutés, plus ou moins craintifs mais tenant le coup, comme ça. J'en parle en insistant sur une chose, sur le plan des idées, la sensibilité du dit peuple français à l'antisémitisme était quasi nulle. En principe, ils étaient presque à croire les juifs comme les étrangers dont parle Le Pen maintenant, les juifs par ici, les juifs par-là, mais le réfugié qui était dans la maison à côté, jamais ils n'auraient dit qu'il était réfugié, que c'était un mauvais sujet de mauvaise race, jamais. Le Français ne dénonçait pas. Là s'impose à moi, dans les échos les plus significatifs, il y en a un qui est excellent, un chef d'œuvre, c'est le film de Bluwal. Il a été parmi tous ces juifs réfugiés en France, lui c'était dans le Causse, c'est là qu'il a passé son occupation. Il était gosse Bluwal et il s'est pris d'un amour pour cette deuxième terre natale. Il y a sa maison, il y vit et il a fait un film admirable sur l'histoire de France sur le Causse. Il raconte sa vie sous l'occupation avec une sensibilité fantastique, il parle du Le Vigan avec le temple à gauche, l'église à droite puis le héros national avec son sabre... Enfin, il raconte, mais comment diable pourrait-il le faire d'une façon qui satisfasse les historiens à la noix, ceux qui ne peuvent dire les subtilités de la vie réelle. Ce que nous avons vécu met les shématisme au défi.

À l'hôpital y avait-il des juifs hospitalisés ?

Je suis arrivé en fin 1942 à Saint Alban où mon prédécesseur Paul Balvet faisait profession du pétainisme, enfin il se disait dans le camp de la révolution nationale, mais il avait hébergé des juifs. Il y avait notamment un médecin de Pasteur qui était hospitalisé sous une fausse identité, Barda de son vrai nom, le docteur Barda, un chercheur assez imminent qui a été hébergé sous un nom que j'ai oublié. Comme les fous étaient occupés, lui travaillait au laboratoire et Tosquelles travaillait déjà beaucoup avec lui. Il y en avait d'autres.

Il y avait beaucoup de juifs qui pouvaient être hospitalisés sous des faux noms ?

Il n'y a pas dû y en avoir énormément. Mais savoir vraiment baigne dans le climat de secret. Par exemple je ne me souviens pas qu'on ait épilogué sur les juifs hospitalisés avec mon très proche compagnon que fut Daumézon directeur de Fleury-les-Aubrais, très authentique résistant.

Pendant la guerre y a-t-il eu des contacts entre les médecins, entre les hôpitaux ?

Pendant la durée de la guerre, oui, il y a eu une intensité de contact exceptionnelle. Il y a eu le colloque de Bonneval chez Henri Hey que j'ai connu pétainiste quelques semaines au début de l'occupation, mais qui a très vite pris distance et qu'ensuite j'ai retrouvé médecin-chef du bataillon d'Eure et Loire en train de faire une campagne contre l'Allemagne en 1944 dans le vent de la libération quand je faisais l'amalgameur. Je m'occupais de courir la France pour intégrer les services de santé, les forces françaises de l'intérieur avec l'armée régulière. Henri Ey était un des gars qui parmi nous était à la fois le plus influent, le plus cordial et organisateur de séminaires. Le séminaire de 1943 était très important et c'est au séminaire de 43 à Bonneval que j'ai sorti le texte de fondation de la psychiatrie de secteur. Le texte disait que la connaissance que nous avons de la folie est fausse et que pour mieux connaître la folie, il faut la traiter d'abord différemment. Il y a là-dedans tout un climat de fraternité. Il y a eu chez nous des gars qui étaient des collabos, le monde des asiles était peuplés de bourgeois parfaitement réactionnaires, mais au fond, on n'a pas connu de collabos militants. Par contre, il y a eu beaucoup de fraternité qui s'est développée entre les gens qui étaient plus ou moins, sous des formes diverses résistants. Je reviens là sur ce qu'on a dit de cacher les juifs comme conduite normalement secrète. Dans la nécrologie d'« Hirondelle », Germaine Le Guillant, promue « juste » pour son importante activité, je racontais que pour nous, c'était monnaie courante, que c'était notre vie, on n'avait pas l'idée d'enregistrer ça comme un titre de gloire future en se vantant de nos exploits. La sauvegarde des juifs faisait partie de la vie ordinaire, on n'en faisait pas un plat. Il fallait faire la résistance à l'antisémitisme, de la résistance ordinaire. Pour nous ce n'étaient pas des actes glorieux, c'était la moindre des choses.

Vous n'avez jamais vu en commun les pressions par exemple du préfet ou des pressions des allemands ?

On n'avait guère d'occasions hors du travail d'équipe ordinaire. Mais toutes sympathies fonctionnaient entre gens pour qui tout ce qui sortait du pouvoir était chiant et fait pour être bafoué.

Quels souvenirs avez-vous des positions de Daumezon ?

Daumezon était extrêmement résistant. Daumezon je le connaissais très peu encore, il était mon aîné, nous n'avons pas été interne ensemble. Je me souviens que dans mon activité de médecin super résistant, organisateur de la résistance médicale, j'ai été amené à faire face à un problème très difficile qui était celui d'un camarade, d'un responsable de la résistance médicale, qui avait perdu la tête en passant la ligne de démarcation. Il faisait un état confuso-anxieux, qui avait amené à le réfugier dans un rez-de-chaussée du quai d'Auteuil, je le vois comme si c'était hier. J'ai réfléchi, j'ai demandé à Ajuriaguerra Parce que Ajuria était mon meilleur informateur sur la carte sanitaire de la région parisienne, il me dit, il n'y a qu'à l'envoyer à Daumezon, alors on l'a envoyé à Daumezon.

En quelle année ?

L'histoire que je raconte c'est en 1942.
Le climat de résistance à la délation, a été beaucoup plus ordinaire que l'on veut bien le reconnaître à l'heure actuelle. La conscience du Français moyen par rapport au pouvoir de Vichy, était beaucoup du genre qu'illustre Zazie : « Vichy mon cul ! » Alors ça explique la résistance au pouvoir. Le pouvoir dont la puissance était pratiquement nulle ne pouvait rien faire d'autre que d'appliquer les règlements, mais rien faire d'autre, il pouvait animer une infime minorité de citoyens idéologiquement branchée sur lui. Une infime minorité de militants antisémites, xénophobes, enfin du fascisme français.

Il n'y a jamais eu de collaboration en psychiatrie ?

Le gars qui disait être fidèle au pouvoir, Balvet, était un des plus résistants que j'ai connu. De ceux qui ont caché les juifs, qui ont fait les procès de l'institution asilaire, etc. Mais les préoccupations ordinaires portent sur une passivité, une collaboration pratique ordinaire d'exécutants des inhumanités installées. Ce n'est intelligible que dans le contexte de vivre en France occupée, c'est à dire dans une situation profondément inhibitrice de la conscience, de la mémoire, de la connaissance qui vient du sentiment d'avoir vécu dans la honte. Dans la honte d'être traité comme des bêtes. Le peuple français sous l'occupation allemande, c'est un peuple qui vit dans une contrée occupée par une armée étrangère et il y a un côté encore pire que toutes les autres armées étrangères, parce que l'occupation allemande, il faut voir.

Tous les gens sont pétris dans l'idée qu'ils n'ont pas fait assez, la passivité de vivre dans cette honte est devenue impardonnable dans la conscience des gens. Le peuple français à l'égard du statut du pays occupé sous l'occupation a au fond un état de gêne profonde qui va vers l'occultation des petits actes de résistance. En réalité tout notre travail de résistance a été très loin d'être héroïque, il a été quelque chose dans la vie quotidienne, des trois fois rien, des trucs dont on ne peut même pas se souvenir.

Est-ce qu'il y a des moments où vous avez eu entre médecins une conscience assez claire de la déportation, de l'extermination des juifs ou des tsiganes, enfin de certaines populations cibles ?

On dit que le peuple français ne connaissait pas Auschwitz. J'ai dit que « on » avait bien raison de dire ça, mais là ou « on » est un peu con c'est quand il ne dit pas que nous étions quelques-uns à savoir et à en parler. À Saint Alban en 1943 à l'enseigne des Éditions de Minuit on a imprimé « *Le musée Grévin* » d'Aragon dit François La Colère, un texte de l'été 1943. Il y a des strophes extraordinairement éloquentes « Auschwitz, Auschwitz, O syllabes sanglantes, ici on meurt à petit feu, etc » Alors le Français ne connaissait pas Auschwitz mais ce n'est pas notre faute s'il ne connaissait pas. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour qu'ils connaissent. L'information d'Aragon sur Auschwitz vient de nos camarades résistantes femmes déportées de Romainville. Le fort de Romainville avait été le lieu de concentration des grandes résistantes femmes. Romainville a été vidé en direction d'Auschwitz et Aragon a vécu Auschwitz en 1943, comme le lieu de déportation des femmes. Il savait que là où les camarades femmes qu'ils connaissaient bien étaient déportées, Maië Politzer et Danièle Casanova étaient déjà mortes, et il ne savait pas l'immensité de ce que pouvait être l'institution d'Auschwitz, il ne savait pas, personne ne le savait

Quelles perceptions aviez-vous dans les hôpitaux des situations aussi difficiles que celles décrites dans son livre par Max Laffont ?

La réalité objective c'est d'arriver à recueillir les témoignages sur l'occupation. Le premier truc c'est d'abord de conserver sa propre lucidité. Les échos les plus significatifs ne sont pas ceux qui sont les plus recevables du point de vu du grimoiriste, du point de vu des chercheurs de témoignages précis. J'ai accumulé avec un manque d'audience significatif, les témoignages. Quant aux précisions, au départ, naturellement, les nombres, autour de mon compagnon de vécu du drame de Ville-Evrard, Henri Duchêne, avec les moyens de l'Institut National d'Hygiène, nous avons évalué, sans aberration, à vers 40 000 l'ordre de grandeur de la différence entre les mortalités d'avant, et pendant l'occupation, or, en 1946, il n'a encore pu publier les chiffres que

jusqu'en 1942, dans la situation marquée par les effets persistants de fermetures et réorganisation des établissements. Voyez l'esprit des chercheurs de précisions. Plus significatifs est le désintérêt pour les précisions cliniques qui nous ont travaillé quant aux observations de bonnes évolutions des moyens psychiques dans les agonies, tant ces « guérir pour mourir » dérangeaient les opinions établies. Aussi celles sur l'effondrement du nombre des hospitalisations, tant cet effet dans le champ relationnel nous faisait penser aux facteurs d'environnement dans les dérapages, et nous poussait à remplacer la gestion des dépôts d'exclus par une activité d'aides versant entourage, avec : « ce que la guerre a entraîné peut nous inspirer dans la paix ». Les barrages, face à notre résolution de répondre au drame par de profond changements des institutions, ont été dominateurs. C'est cette domination conservatrice qui m'a fait parler de « crime impuni ».
Mais la réaité vécue, la vérité du champ relationnel dans ces temps brutaux, dans les consciences écrasée par le climat de honte, est impigeable avec les besoins de simplisme ordinaires. La vraie vie est toujours plus subtile, et là, puisque votre souci est toujours de situer la résistance aux conduites d'exclusion sur les fous en relation avec les autres conduites d'exclusion, et notamment l'antisémitisme, je repense aux vérités non schématiques sur les résistances à l'antisémitisme.

Avez-vous travailler après la guerre avec des gens qui revenaient des camps de concentration ?

Oui, et on a été un peu saturé de fréquenter des déportés de retour. Il y en avait une qui m'était très proche étant donné qu'elle a été ma première interne quand j'ai repris le travail en 1947, c'était Marcelle Roth, alors Madame Anguelergue dont la famille était morte en déportation, elle était revenue avec son tatouage. On était très proche en prenant la remise en route d'un hôpital sinistré, à partir de zéro, en inventant tout, on était très solidaire. Parmi les histoires elle a raconté que pendant longtemps elle ne pouvait pas vivre la nuit, elle ne pouvait pas s'endormir sans avoir du manger sous son oreiller. C'est un des trucs qu'elle avait ramenés de là-bas. Quelle idée de mettre du manger sous l'oreiller pour pouvoir dormir, voilà le genre de truc qu'on entendait. C'était plus fort qu'elle, il fallait absolument qu'elle mette ses biscuits.
Je me souviens dans le travail de résistance à la famine à Saint Alban dont j'étais « Monsieur le Directeur », on faisait du troc avec les paysans. J'avais inventé de développer à la ferme de l'hôpital la culture de la pomme de terre de semence. La pomme de terre de semence poussait bien à cette altitude et on pouvait l'échanger contre des quantités énormes de pommes de terres comestibles. Il y avait un autre truc, c'était le vin. Dans le pays viticoles du Languedoc, il y avait une surproduction de vins, ce qui fait que

l'administration proposait aux fous des consommations de vins excédants de beaucoup leurs besoins. Alors on ramassait toutes les cartes de vins et on échangeait avec les paysans.

Quel lien peut-on faire avec ce qui a suivi la guerre où vous avez été très actif dans la défense d'une psychiatrie de qualité en quittant l'âge des aliénés pour celui de la psychothérapie institutionnelle ?

Je viens justement de traiter de cela avec beaucoup de précaution pour une chercheuse de Lyon. J'ai été plusieurs fois amené ces temps-ci à préciser de grands oublis en ce qui concerne la fonction novatrice du surréalisme en psychiatrie. Le mouvement surréaliste a beaucoup œuvré pour faire changer le regard sur la folie. La vérité historique importante est que cela s'articule avec le nouvel esprit scientifique avec la participation de Bachelard. Bachelard avec le surrationalisme a fait équipe avec le surréalisme. Or c'est le nouvel esprit scientifique de Bachelard qui nous a animé.

Qu'est-ce que vous avez puisé plus précisément chez Bachelard qui a pu orienter votre théorisation et votre pratique ?

Dans un texte récent, je rappelle sa formulation que la science devient moins une science des faits qu'une science des effets. Notre imprégnation bachelardienne a été de faire un procès des manières dont la folie était traitée en considérant cette mal-faisance comme un effet des conduites de la société. La connaissance que nous avons de la folie est fausse, nous la connaissons telle qu'on la fabrique. C'est très important car tout le travail de changement en psychiatrie est un travail contre le simplisme scientiste.

Le travail à Saint Alban ainsi que les conditions de la guerre et de l'occupation ont-ils aussi été un opérateur de transformation par rapport à la vision et à la pratique du soin ?

Oui, historiquement la chose la plus importante à dire concerne l'épisode de Saint Alban, c'est la communauté des résistances à l'inhumanité asilaire, la résistance armée, la résistance poétique avec Éluard en particulier et la résistance philosophique avec Canguilhem, futur successeur de Bachelard. Toute la question du nouvel esprit scientifique a suivi son cours comme ça.

Quels ont été les effets concrets dans la vie quotidienne de Saint Alban pendant et après-guerre ?

Il y a plein de choses évidemment. Récemment je viens d'avoir un texte qui rappelle les pratiques de psychiatrie désenclavée permettant aux hospitalisés de survivre en sortant, y compris en allant chercher des champignons. Tosquelles a joué un rôle primordial dans ces changements. Ce n'est pas par hasard si Balvet qui a été mon prédécesseur à Saint Alban a accueilli Tosquelles. Balvet était le premier grand critique de l'inhumanité de la psychiatrie française. Au congrès de Montpellier en 1942, il a fait un discours historique pour dénoncer l'inhumanité de nos établissements. Tosquelles était en Catalogne le porteur d'un courant immensément novateur par apport à la psychiatrie française. La rencontre Balvet/Tosquelles a été un événement extraordinairement fécond. La filière qui passe par la communauté des résistances en général et la résistance à l'inhumanité des asiles a fait que les premières déclarations pour dire que l'ancienne structure de garderie des fous c'est fini a été très influencé par l'hécatombe des malades dans les asiles. Le remplacement des structures d'accueil des rejetés par un travail dans la population avec les gens pour leurs permettre de mieux faire face au mauvais objet que leur pose le problème de la folie ont fait l'objet des premières déclarations des mouvements unis de résistance.

Il y avait des psychiatres pour énoncer cela ?

Oui, ce qu'on appelle la révolution psychiatrique est l'œuvre de psychiatre résistants qui parlaient au nom d'associations de résistance.

C'est important car on a souvent l'impression de faire un saut aux années 1960 avec la circulaire sur la sectorisation avec une difficulté à saisir tout ce qui s'est passé entre 1940 et 1960.

Justement, c'est problème de l'inefficacité des positions affirmées très nettement en 1945. On parle de 1960, mais avant il y a eu les assemblées organisées par les CEMEA sur la psychiatrie de secteur et le rapport de Duchêne à Tours en 1959 avec la rédaction de la note pour un service territorial unifié de protection de la santé mentale. 1960 était l'année mondiale de la santé mentale dont on a voulu profiter.

Vous évoquiez vos positions politiques contre le colonialisme et la rencontre avec la persécution des juifs pendant la guerre. Je m'interrogeais sur votre réflexion au sujet du mouvement de psychiatrie qui s'occupe des migrants ou des psychiatries dans les anciennes colonies ?

Je reviens à propos du colonialisme. Quand je parle de l'effet du mouvement surréaliste sur l'inhumanité du traitement de la folie, je rappelle l'opposition

de ce mouvement à l'exposition coloniale de 1931, je fais toujours cette association. Ensuite parmi les facteurs de changement il y a eu la fraternité avec Devereux. J'étais très copain avec Devereux qui était à Paris avant de partir aux Etats-Unis d'où il reviendra. On était très lié dans le vent de la Libération en 1945. On discutait beaucoup avec lui, il est ensuite parti s'occuper des vétérans en Amérique. Il est parti au Kansas en 1946. Il avait fait sa formation de psychanalyste et ensuite il s'est intéressé aux Indiens. Il y a aussi Collomb plus méconnu que Devereux. Il a été le fourier français en ethnopsychiatrie. Il disait que le développement de la chronicité de la folie en Afrique était une importation occidentale.

Je me demandais dans vos échanges avec Devereux en 1945 ce qui faisait carrefour entre cette résistance à l'inhumanité et ce que pouvait apporter Devereux avec son passé d'ethnologue ?

Ca va ensemble, la résistance à l'inhumain, nos relations à la folie ça va avec la résistance à la proscription des sujets différents. Avec des exemples extraordinaires comme notre résistance à la vision de l'École d'Alger qui avait un regard ultra raciste sur les « indigènes », ce qui pour des psychiatres me paraissait extravagant.

Collomb a un passé de médecin militaire en Indochine, avez-vous l'impression qu'il avait fait sa révolution personnelle ?

Je cite souvent Collomb comme représentant d'un courant de progrès que je connais bien. Le climat de la médecine militaire et coloniale était beaucoup influencé par le fait que les gars qui voulaient faire de la médecine et qui n'avaient pas de famille aisée pour payer leurs études faisaient la médecine au frais de l'état dans les écoles de Lyon et Bordeaux. La médecine militaire a ainsi comporté beaucoup de personnages progressistes. C'est Hesnard par exemple qui a fini amiral et qui a été le premier traducteur de Freud.

Vous-même dans votre pratique avez-vous pu vous inspirer des uns et des autres, avez-vous eu l'occasion de voyager et de travailler dans des cultures différentes comme Collomb et Devereux ?

Non, ma caractéristique et mon remord est que je me suis laissé beaucoup trop enfermer par mes responsabilités immédiates, professionnelles, syndicales et autres, qui m'ont beaucoup fait négliger des relations plus lointaines. Mais le climat de résistance à l'oppression des fous dans notre société nous l'avons vécu de la même trempe que le colonialisme.

Quel est votre sentiment actuel sur les développements de la psychiatrie ?

Les préoccupations dominantes des gens qui me sont proches ont beaucoup à voir avec le chimiatrisme, le fait que le triomphe de la chimie a beaucoup servi à empêcher le développement des pratiques relationnelles complexes. La chimie a joué un rôle simplificateur dans la mentalité du psychiatre moyen.

Pour conclure je reviendrai aux surréalistes dont vous avez souligné l'importance et je me demandais si dans ce mouvement il y avait des psychiatres ?

Tous les psychiatres qui ont contribué à faire avancer la psychiatrie ont été mêlé à la mouvance surréaliste. Un exemple célèbre c'est Lacan lui-même, à la fin de ses jours quand on en a parlé a fait celui qui négligeait ses affaires de jeunesse, mais en réalité on sait qu'il a été très influencé par la mouvance surréaliste, et ce fut pour beaucoup dans nos convergences, il y a aussi les personnalités moins célèbres.